
Oxford, Cambridge, îles médiévales, pour une élite.

Numéro d'inventaire : 1979.34373

Auteur(s) : Pierre Hofstetter

Type de document : article

Éditeur : Réalités

Date de création : 1964

Description : 3 feuilles agrafées.

Mesures : hauteur : 290 mm ; largeur : 225 mm

Notes : Grande-Bretagne.

Mots-clés : Systèmes éducatifs étrangers

Filière : Université

Niveau : Supérieur

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 5

Mention d'illustration

ill.

*Réd. Arts
Journal 1964*

PIERRE HOFSTETTER

**OXFORD, CAMBRIDGE,
ILES MÉDIÉVALES,
POUR UNE ÉLITE**

Quand ils parlent de leurs deux plus belles villes universitaires, Oxford et Cambridge, les Anglais emploient généralement un mot combiné : **Oxbridge**. Dans leur esprit, en effet, les deux cités sont liées, en ce qu'elles représentent, comme dit Bertrand

Russel, des « îles médiévales » plantées au milieu de cet océan d'incertitudes qu'est notre temps, agité par le « vent du changement », ou encore, à l'instar de la monarchie, une sorte de féerie au cœur d'une Grande-Bretagne gagnée par la grisaille. Car, ainsi que le note Anthony Sampson, « comme les ducs, Oxford et Cambridge maintiennent un antique « way of life » en plein XX^e siècle ».

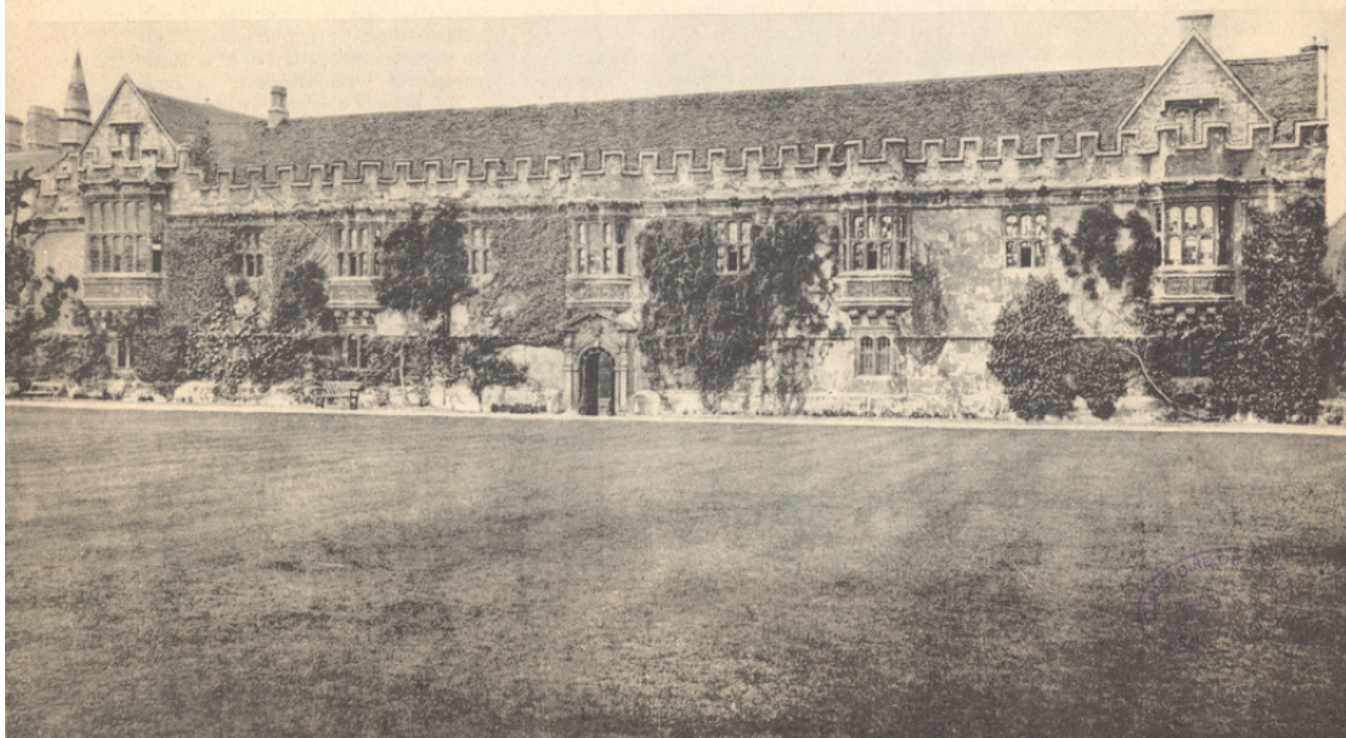
Pourtant, les deux villes sont rivales. Elles s'opposent sur plusieurs terrains. Le plus populaire est évidemment celui du sport, avec la célèbre course d'aviron qui se dispute chaque année sur la Tamise, depuis le 10 juin 1829, à la suite d'un défi lancé par le doyen de Cambridge à celui d'Oxford. Chacune des deux se prétend la plus ancienne, la plus sérieuse et la plus riche en grands hommes.

Par l'esprit, elles diffèrent assez sensiblement. Oxford se veut plus ouvert, plus classique, plus philosophique; il a du goût pour la théologie, et c'est de cette ville qu'un certain Frank Buchman a lancé, il y a une quarantaine

d'années, un groupe réclamant un « réarmement moral ».

Plus isolé, moins obsédé que sa rivale par ce qui vient de Londres, Cambridge donne sa préférence au théâtre et aux sciences, et, en général, passé pour plus studieux. Ce qu'Oxford rejette, en rappelant que **Christ Church**, son plus grand collège, dans le jardin duquel s'élève la plus petite cathédrale d'Angleterre, a donné douze Premiers ministres sur quarante-huit au pays, et que **Balliol** (où passèrent les Macmillan — père, fils, petit-fils —, Olaf de Norvège, Arnold Toynbee, Beveridge, le prince Wan du Siam, Graham Greene, Aldous Huxley, Harold Nicolson et bien d'autres) a toujours été une « pépinière d'hommes à succès ».

La rivalité d'Oxford et Cambridge échappe toutefois à l'œil du profane. C'est que les deux villes conservent des traditions communes. Toutes deux maintiennent des coutumes plusieurs fois séculaires. Leurs tours et leurs clochers évoquent des temps lointains. Ensemble, elles résistent aux réformes trop brusquées que souhaitent les



tenants de la « démocratisation des études », et qui nuiraient, estiment-elles, à leur enseignement, à base d'individualisme (un professeur, en moyenne, pour neuf étudiants), à la qualité des cours, au fait même que les deux villes, grâce aux personnalités qui les fréquentent et y donnent des conférences, ont le sentiment légitime d'être des centres intellectuels.

Tradition : un touriste américain, de passage à Oxford, et en admirant les moelleux tapis gazonnés, uniques au monde, demandait au jardinier de **Magdalen** le secret de ses pelouses : « Laisser pousser le gazon, répondit-il, tondre, laisser pousser, tondre. Mais le faire, comme ici, depuis huit cents ans ».

Si de nouveaux règlements sont venus s'ajouter aux anciens, aucun règlement ancien n'a jamais été aboli. Les deux Universités ne sont plus réservées, comme autrefois, aux seuls privilégiés de la « public school », elles sont ouvertes maintenant à des étudiants venus de toutes les classes de la population ; mais elles gardent une autonomie jalouse, et le fait est que les admissions à Oxford et à Cambridge demeurent strictement contrôlées par les autorités des quarante collèges — chaque collège formant une sorte de communauté, sur l'harmonie de laquelle on veille scrupuleusement. Autant dire qu'une affaire Meredith eût été impensable sur les bords de l'Isis ou de la Cam !

Sélection : ce principe est à la base de l'éducation britannique. Ce pays individualiste a toujours préféré former une élite plutôt que de permettre à tous, uniformément, et quels que soient les mérites individuels, d'avoir accès aux études classiques. Mais, alors que jadis cette sélection s'opérait selon le critère de la naissance ou de la



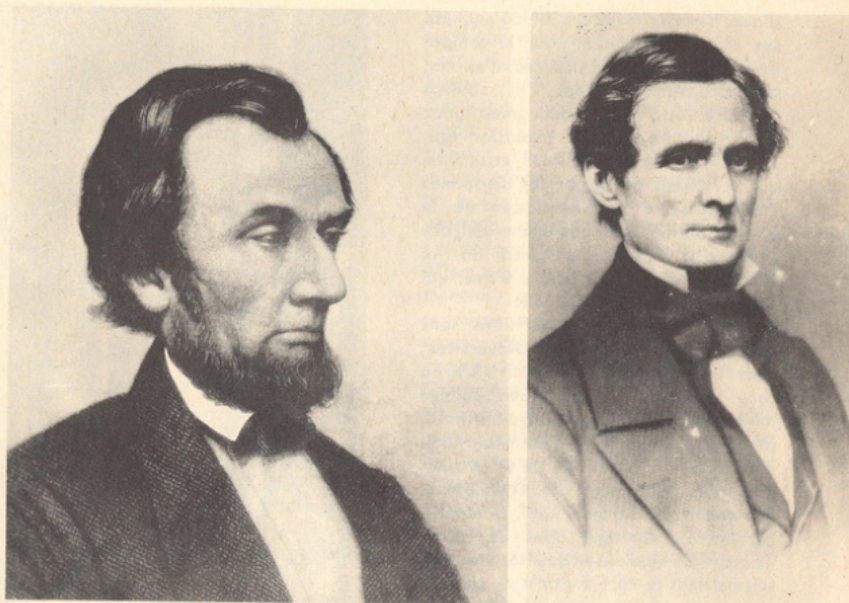
A gauche, le Saint-John College, à Oxford.
A droite, scène du dimanche à Cambridge.

SERGE MOYET

LINCOLN

Le 15 janvier 1863, Abraham Lincoln proclamait l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. Exactement cent ans plus tard, le problème noir sortait de sa phase chronique pour entrer dans sa phase aigüe : il est redevenu cette année le problème crucial de l'Amérique. Qui était Lincoln ? Quels étaient sa pensée, ses motifs ?

Jean Daridan, ambassadeur de France, vient de publier chez Julliard un « Abraham Lincoln » qui fait revivre et le personnage et les circonstances.



Ci-dessus, à g., Abraham Lincoln, président de l'Union (nordiste), qui imposa sa loi à la Confédération (sudiste), dont le président était Jefferson Davis, à dr. Ce fut la première des grandes guerres modernes. Elle fut suivie d'une période d'occupation, « Reconstruction days », qui brûle encore les mémoires.

Lincoln est né le 12 février 1809, au Kentucky, dans une cabane de rondin. Son père était un fermier misérable, qui finit par s'établir dans une clairière de l'Illinois. A huit ans, Abraham était bûcheron. A quinze, il était passeur sur l'Ohio. Il fréquentait l'école au hasard des pérégrinations de son père. Tout au plus apprit-il à lire, à écrire, et la règle de trois. Mais il se prit très tôt d'une véritable passion pour la lecture. Tout lui était bon : « Une histoire de Washington, des morceaux choisis de littérature anglaise, Robinson Crusoe, les fables d'Ésope, une histoire des États-Unis, un recueil de réflexions morales ».

Il étudiait également, chez le gendarme du village, les textes législatifs de l'Indiana, la Déclaration d'Indépendance, et la Constitution des États-Unis.

Enfin, du protestantisme rigoureux de son père, Lincoln gardera la manie de citer à tout propos quelque verset de la Bible.

En 1831, il s'installa à New-Salem, où il se fit remarquer aussitôt par sa force physique, sa probité, son acharnement au travail. Après

avoir obtenu un emploi de postier, il étudia le droit et s'intéressa à la politique. A vingt-cinq ans, il était député libéral à la Chambre basse de l'Illinois et, peu après, obtenait une patente en droit qui lui permettait d'ouvrir un cabinet d'avocat à Springfield.

Springfield était alors une métropole aussi importante que Chicago, puisqu'elle comptait trois mille habitants. Lincoln y épousa la fille d'un banquier, médiocrement jolie et plutôt intelligente, nommée Marie Todd. Avocat itinérant une moitié de l'année, époux heureux le reste du temps, Lincoln n'abandonnait pas l'action politique.

Le problème N° 1 des années 1850 était celui de l'esclavage. Les « Pères Fondateurs », avaient réussi à établir un certain équilibre entre partisans et adversaires de l'esclavage, en admettant au Sénat le même nombre d'États se prévalant de chaque système. Mais l'avance des pionniers vers l'Ouest créait de nouveaux États dont on se demandait s'ils allaient ou non autoriser la servitude. Beaucoup d'abolitionnistes combattaient l'extension de l'esclavage, non pas tellement

par esprit humanitaire, mais parce qu'ils redoutaient la concurrence économique d'une main-d'œuvre bon marché par définition.

Carlyle écrivait : Le Sud dit au noir : « Sois esclave et que Dieu te bénisse ! » et le Yankee : « Sois libre et que le diable t'emporte ! ».

Durant les quelques mois passés à Washington comme sénateur, Lincoln se montra hostile à l'extension de l'esclavage dans les nouveaux territoires, tout en étant d'avis qu'il fallait « laisser tranquilles » les vieux États du Sud, qui le pratiquaient de temps immémoriaux.

De cette période de la vie de Lincoln, la lecture de l'ouvrage de Jean Daridan nous laisse le portrait d'un homme modéré et honnête, mais somme toute sans envergure. On peut se demander dans quelle mesure ce n'est pas l'effacement même du personnage qui, en 1860, permit, à Chicago, au troisième tour de scrutin, sa désignation comme candidat du parti républicain à la Présidence. La campagne électorale fut agitée. On traitait le futur grand homme de « babouin, de satire, de mulâtre », voire de « singe aux